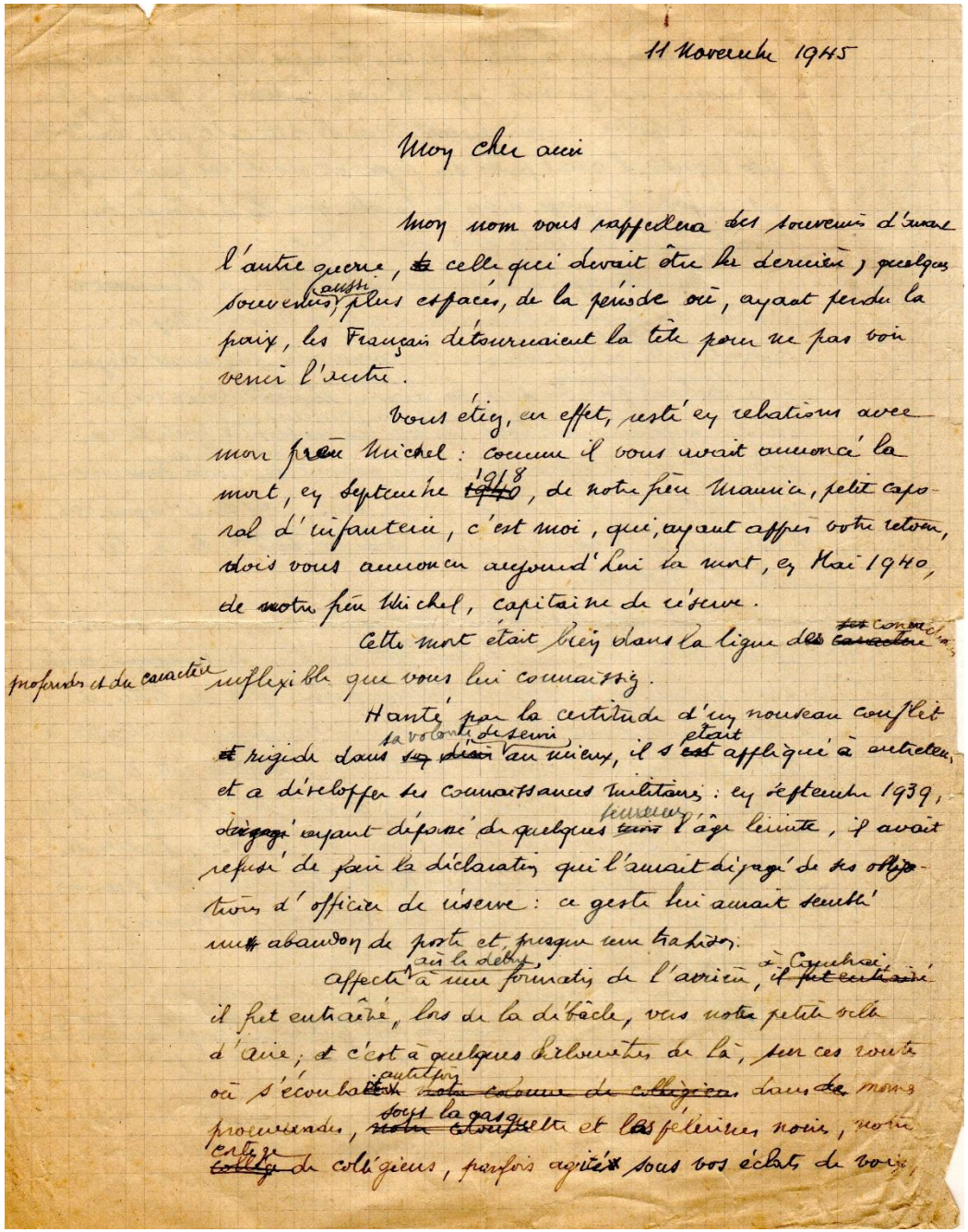
Brouillon de lettre de Jean DELBENDE à l'ami Georges BERNANOS

***

Lettre de réponse de Bernanos à Jean

***

Extraits du « Journal d'un Curé de Campagne »
(source : Gallica/BNF édition LA PALATINE à la librairie PLON
8, rue Garancière — PARIS 1936)



11 novembre 1945

Mon cher ami

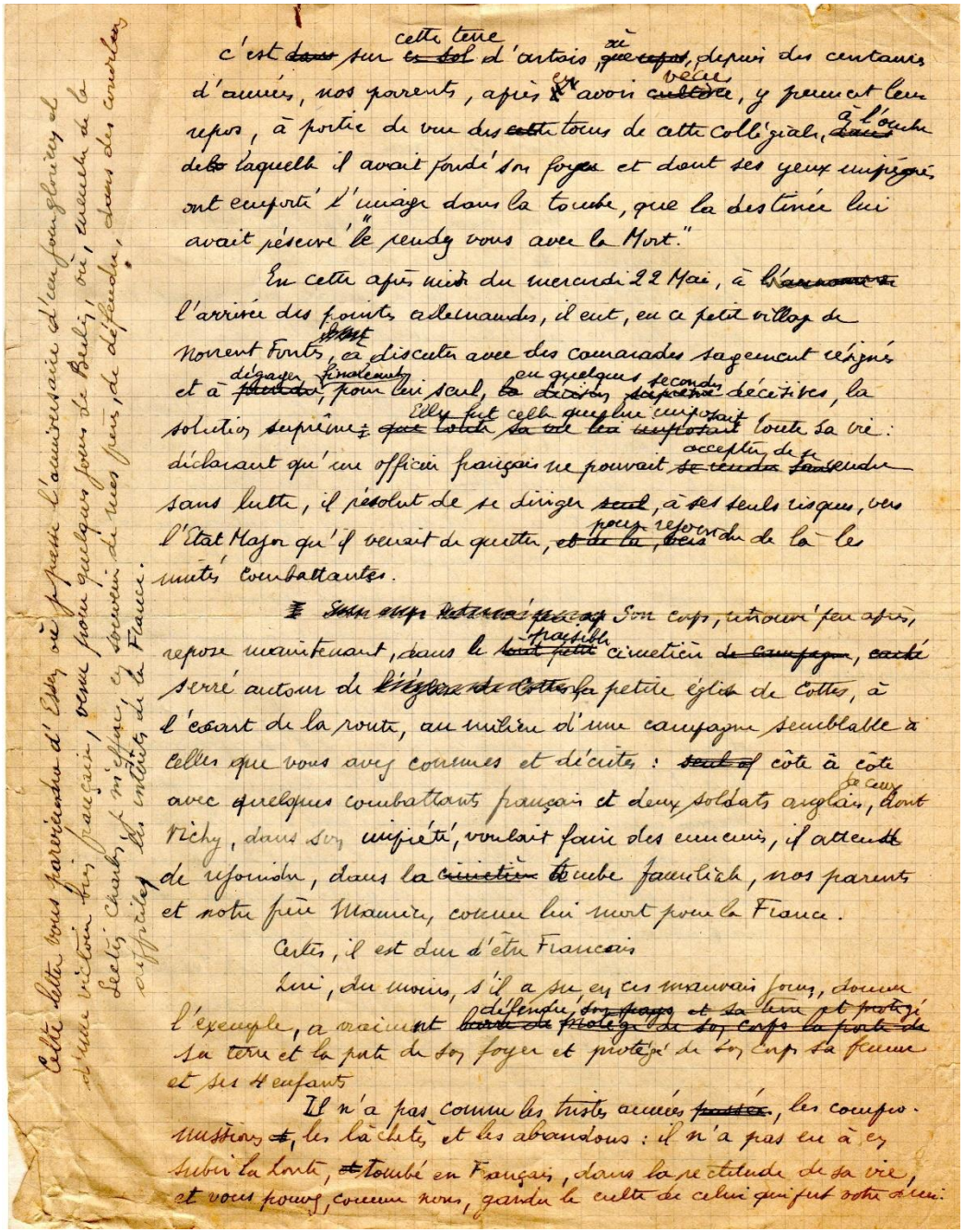
Mon nom vous rappellera des souvenirs d'antan d'avant l'autre guerre, celle qui devait être la dernière, quelques souvenirs aussi plus espacés, de la période, où ayant perdu la paix, les Français détournaient la tête pour ne pas voir venir l'autre.

Vous étiez, en effet, resté en relations avec mon frère Michel : comme il vous avait annoncé la mort, en septembre 1918, de notre frère Maurice, petit caporal d'infanterie, c'est moi, qui ayant appris votre retour dois vous annoncer aujourd'hui la mort, en Mai 1940, de notre frère Michel, capitaine de réserve.

Cette mort était bien dans la ligne des convictions profondes et du caractère inflexible que vous lui connaissiez.

Hanté par la certitude d'un nouveau conflit et rigide dans sa volonté de servir au mieux, il s'était appliqué à entretenir et à développer des connaissances militaires : en septembre 1939, ayant dépassé de quelques semaines l'âge limite, il avait refusé de faire la déclaration qui l'aurait dégagé de ses obligations d'officier de réserve : ce geste lui aurait semblé un abandon de poste et presque une trahison.

Affecté dès le début à une formation de l'arrière, à Cambrai, il fut entraîné, lors de la débâcle, vers notre petite ville d'Aire, et c'est à quelques kilomètres de là, sur ces routes où s'écoulaient autrefois dans de mornes promenades, sous la casquette et les pélerines noires, notre cortège de collégiens, parfois agités sous vos éclats de voix



C'est sur cette terre d'artois, où depuis des centaines d'années, nos parents, après y avoir vécu, y prennent leur repos, à portée de vue des tours de cette collégiale, à l'ombre de laquelle il avait fondé son foyer et dont ses yeux imprégnés ont emporté l'image dans la tombe, que la destinée lui avait réservé « le rendez-vous avec la Mort ».

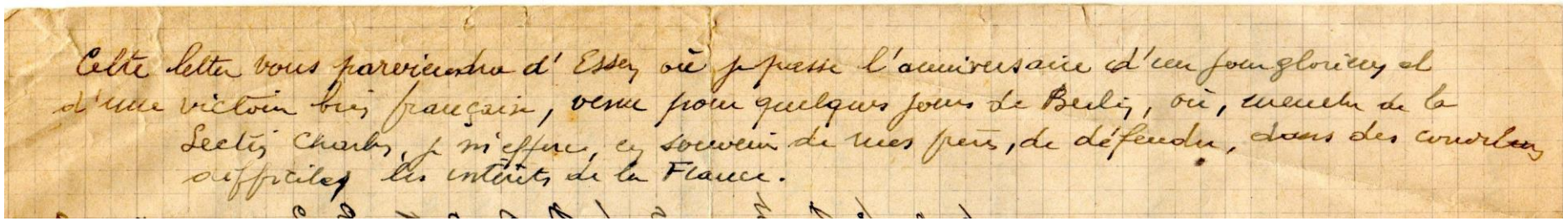
En cet après-midi du mercredi 22 mai, à l'arrivée des pointes allemandes, il eut, en ce petit village de Norrent Fontes, à discuter avec des camarades sagement résignés et à dégager finalement, pour lui seul, en quelques secondes décisives, la solution suprême. Elle fut celle que lui imposait toute sa vie : déclarant qu'un officier français ne pouvait accepter de se rendre sans lutte, il résolut de se diriger, à ses seuls risques, vers l'Etat Major qu'il venait de quitter, pour rejoindre de là les unités combattantes.

Son corps, retrouvé peu après, repose maintenant, dans le paisible cimetière serré autour de la petite église de Cottes, à l'écart de la route, au milieu d'une campagne semblable à celles que vous avez connues et décrites : côte à côte avec quelques combattants français et deux soldats anglais, de ceux, dont Vichy, dans son impiété, voulait faire des ennemis, il attend de rejoindre, dans la tombe familiale, nos parents et notre frère Maurice, comme lui mort pour la France.

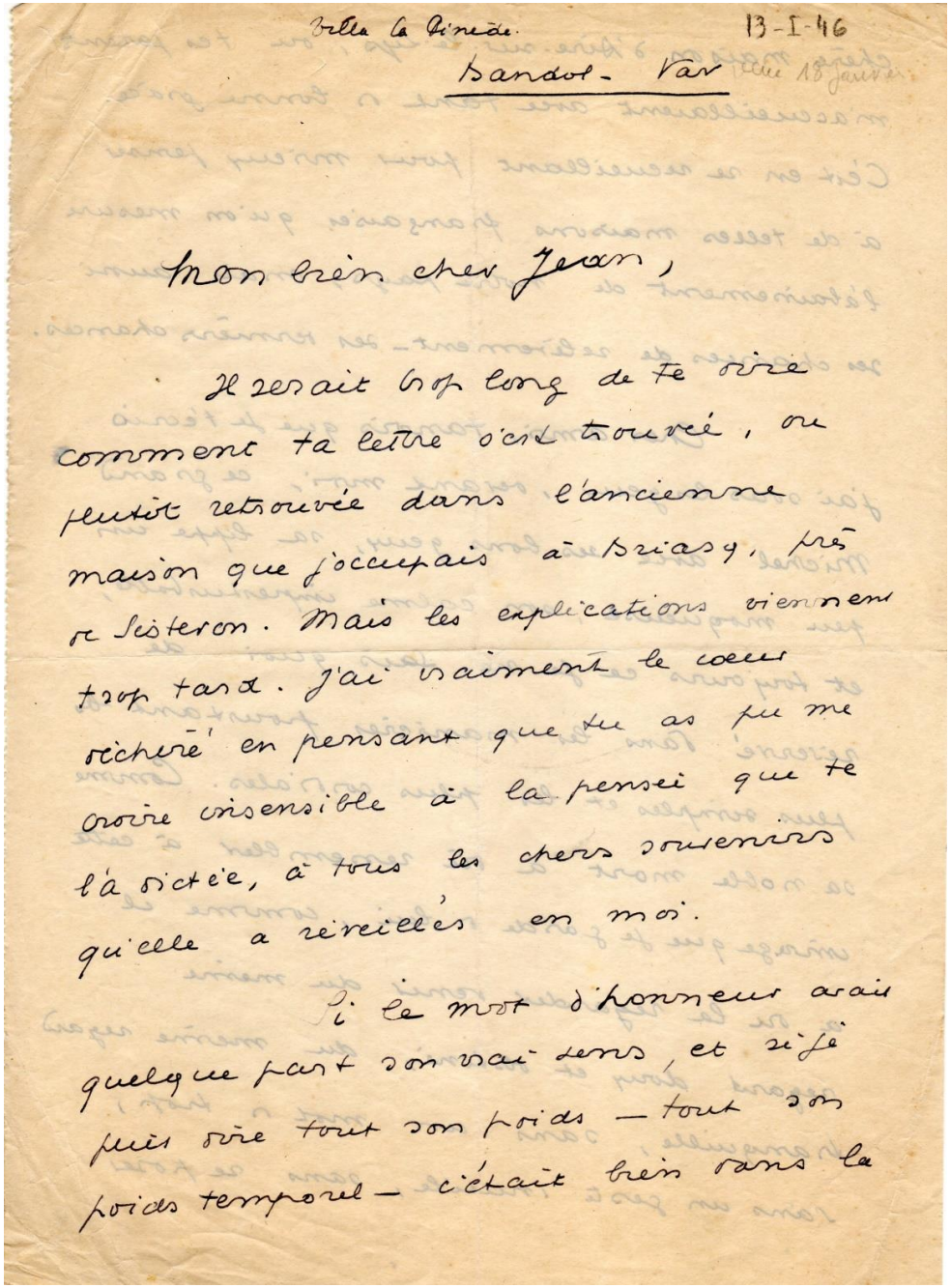
Certes, il est dur d'être français.

Lui, du moins, s'il a su en ces mauvais jours donner l'exemple, a vraiment défendu sa terre et la porte de son foyer et protégé de son corps la femme et ses 4 enfants

Il n'a pas connu les tristes années, les compromissions, les lâchetés et les abandons : il n'a pas eu à en subir la honte, tombé en Français, dans la rectitude de sa vie, et vous pouvez, comme nous, garder le culte de celui qui fut votre ami.


Cette lettre vous parviendra d' Essen où je passe l'anniversaire d'un jour glorieux et d'une victoire bien française, venu pour quelques jours de Berlin, où, membre de la Section Charles, je m'efforce, en souvenir de mes frères, de défendre, dans des conditions difficiles les intérêts de la France.

Notes :
Cottes = Saint-Hilaire-Cottes



Villa La Pinède 13-1-46

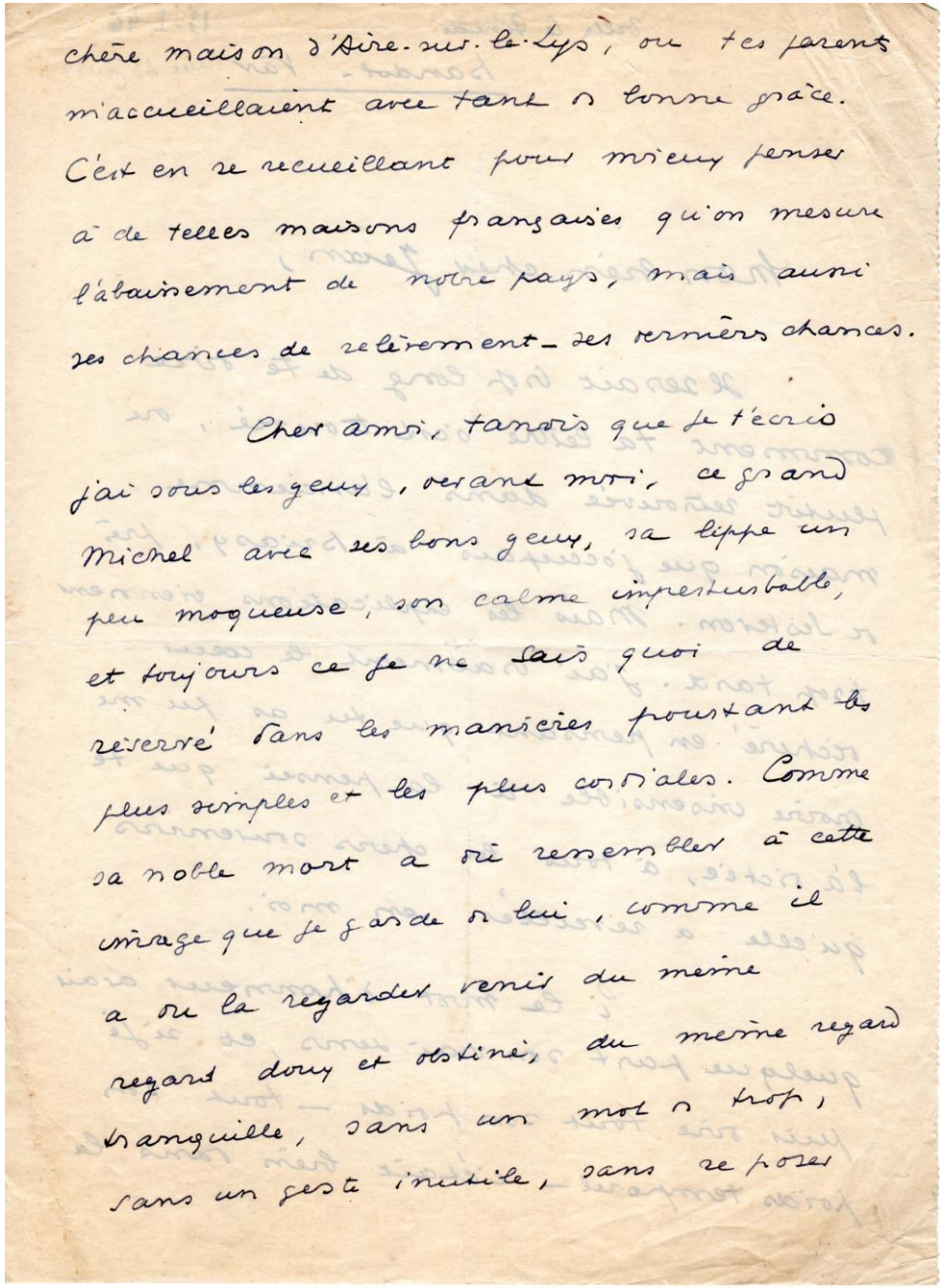
Reçue 18 janvier

Bandol-Var

Mon bien cher Jean,

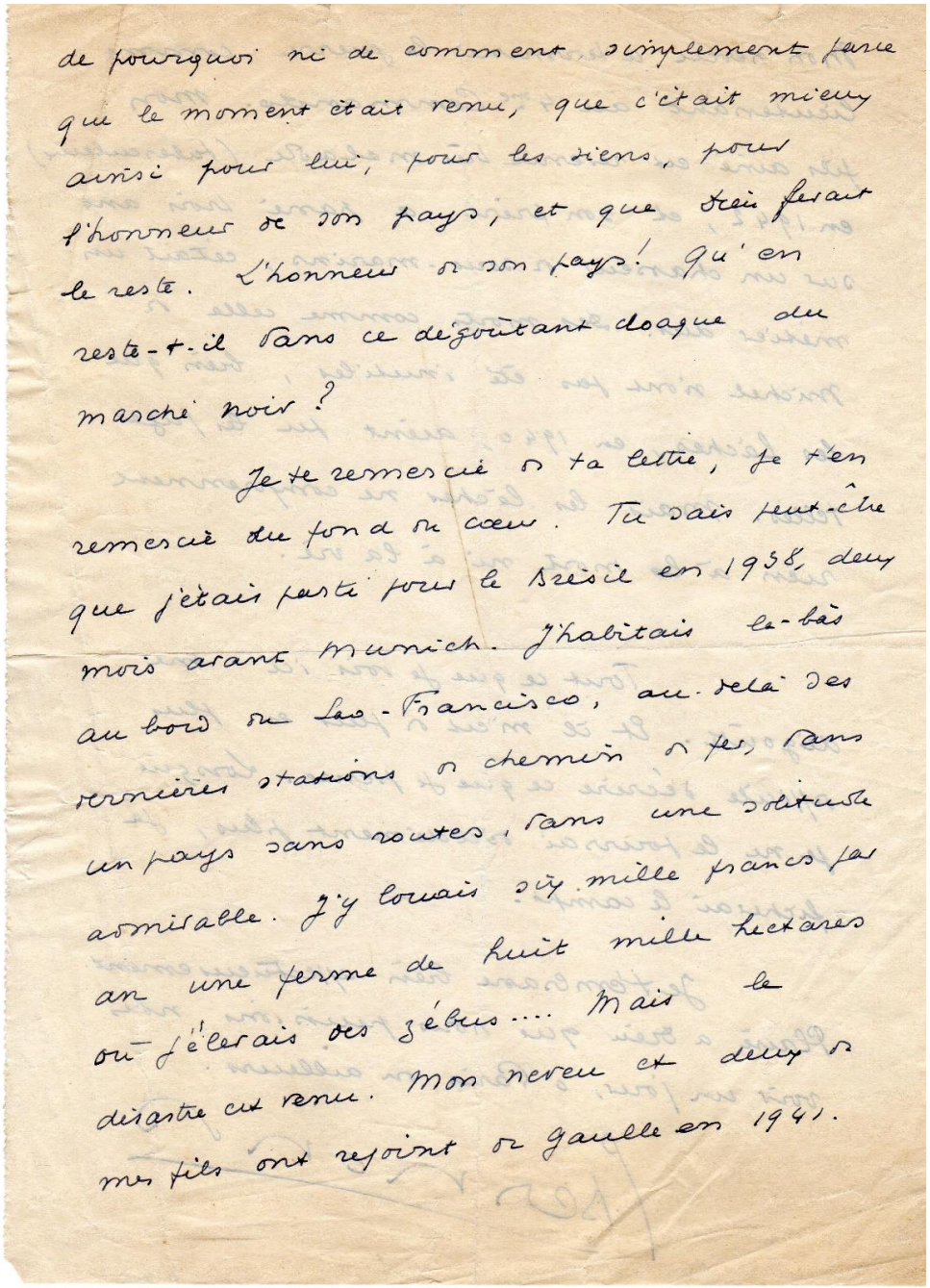
Il serait trop long de te dire comment ta lettre s'est trouvée, ou plutôt retrouvée dans l'ancienne maison que j'occupais à Briasq, près de Sisteron. Mais les explications viennent trop tard. J'ai vraiment le cœur déchiré en pensant que tu as pu me croire insensible à la pensée qui te l'a dictée, à tous les chers souvenirs qu'elle a réveillés en moi.

Si le mot d'honneur avait quelque part son vrai sens et si je puis dire tout son poids – tout son poids temporel – c'était bien dans la



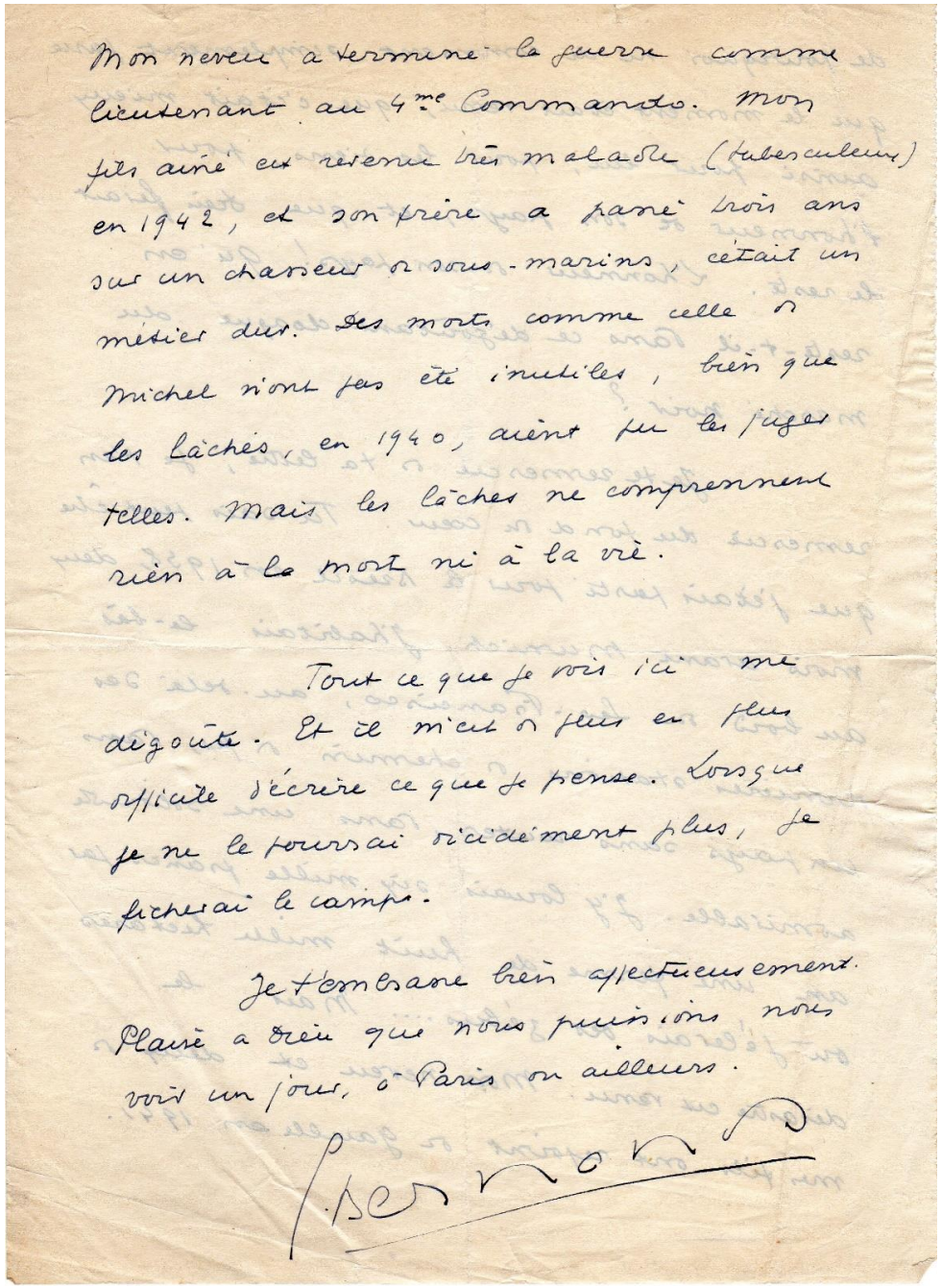
chère maison d'Aire-sur-la-Lys, où tes parents m'accueillaient avec tant de bonne grâce. C'est en se recueillant pour mieux penser à de telles maisons françaises qu'on mesure l'abaissement de notre pays, mais aussi ses chances de relèvement – ses dernières chances.

Cher ami, tandis que je t'écris j'ai sous les yeux, devant moi, ce grand Michel avec ses bons yeux, sa lippe un peu moqueuse, son calme imperturbable, et toujours ce je ne sais quoi de réservé dans les manières pourtant les plus simples et les plus cordiales. Comme sa noble mort a dû ressembler à cette image que je garde de lui, comme il a su la regarder venir du même regard doux et obstiné, du même regard tranquille, sans un mot de trop, sans un geste inutile, sans se poser



de pourquoi ni de comment simplement parce que le moment était venu, que c'était mieux ainsi pour lui, pour les siens, pour l'honneur de son pays, et que Dieu faisait le reste. L'honneur de son pays ! Qu'en reste-t-il dans ce dégoûtant cloaque du marché noir ?

Je te remercie de ta lettre, je t'en remercie du fond du cœur. Tu sais peut-être que j'étais parti pour le Brésil en 1938, deux mois avant Munich. J'habitais là-bas au bord du Sao-Francisco, au-delà des dernières stations du chemin de fer, dans un pays sans routes, dans une solitude admirable. J'y louais six mille francs par an une ferme de huit mille hectares où j'élevais des zébus… Mais le désastre est venu. Mon neveu et deux de mes fils ont rejoint De Gaulle en 1941.



Mon neveu a terminé la guerre comme lieutenant au 4ème commando. Mon fils aîné est revenu très malade (tuberculeux) en 1942, et son frère a passé trois ans sur un chasseur de sous-marins, c'était un métier dur. Des morts comme celle de Michel n'ont pas été inutiles, bien que les lâches en 1940, aient pu les juger telles. Mais les lâches ne comprennent rien à la mort ni à la vie.

Tout ce que je vois ici me dégoûte. Et il m'est de plus en plus difficile d'écrire ce que je pense. Lorsque je ne le pourrai décidemment plus, je ficherai le camp.

Je t'embrasse bien affectueusement. Plaise à Dieu que nous puissions nous voir un jour, à Paris ou ailleurs.

G.Bernanos

Extraits du « Journal d'un Curé de Campagne »
Source : Gallica/BNF - édition LA PALATINE à la librairie PLON, 8, rue Garancière, PARIS 1936

Pages 98 à 105

J'ai vu aujourd'hui le docteur Delbende, un vieux médecin qui passe pour brutal et n'exerce plus guère, car ses collègues tournent volontiers en dérision ses culottes de velours et ses bottes toujours graissées, qui dégagent une odeur de suif. Le curé de Torcy l'avait prévenu de ma visite. Il m'a fait étendre sur son divan et m'a longuement palpé l'estomac de ses longues mains qui n'étaient guère propres, en effet (il revenait de la chasse). Tandis qu'il m'auscultait, son grand chien, couché sur le seuil, suivait chacun de ses mouvements avec une attention extraordinaire, adorante.

- Vous ne valez pas cher, m'a-t-il dit. Rien qu'à voir ça (il avait l'air de prendre son chien à témoin), pas difficile de comprendre que vous n'avez pas toujours mangé votre saoul, hein?...

- Jadis, peut-être, ai-je répondu. Mais à présent...

- A présent, il est trop tard ! Et l'alcool, qu'est-ce que vous en faites, de l'alcool? Oh ! pas celui que vous avez bu, naturellement. Celui qu'on a bu pour vous, bien avant que vous ne veniez au monde. Revenez me voir dans quinze jours, je vous donnerai un mot pour le professeur Lavigne, de Lille.

Mon Dieu, je sais parfaitement que l'hérédité pèse lourd sur des épaules comme les miennes, mais ce mot d'alcoolisme est dur à entendre. En me rhabillant, je me regardais dans la glace, et mon triste visage, un peu plus jaune chaque jour, avec ce long nez, la double ride profonde qui descend jusqu'aux commissures des lèvres, la barbe rase mais dure dont un mauvais rasoir ne peut venir à bout, m'a soudain paru hideux.

Sans doute le docteur a-t-il surpris mon regard, car il s'est mis à rire. Le chien a répondu par des aboiements, puis par des sauts de joie. « A bas, Fox ! A bas, sale bête ! » Finalement nous sommes entrés dans la cuisine. Tout ce bruit m'avait rendu courage, je ne sais pourquoi. La haute cheminée, bourrée de fagots, flambait comme une meule.

-- Quand vous vous embêterez trop, vous viendrez faire un tour par ici. C'est une chose que je ne dirais pas à tout le monde. Mais le curé de Torcy m'a parlé de vous, et vous avez des yeux qui me plaisent. Des yeux fidèles, des yeux de chien. Moi aussi, j'ai des yeux de chien. C'est plutôt rare. Torcy, vous et moi, nous sommes de la même race, une drôle de race.

L'idée d'appartenir à la même race que ces deux hommes solides ne me serait jamais venue, sûrement. Et pourtant, j'ai compris qu'il ne plaisantait pas.

- Quelle race? ai-je demandé.

- Celle qui tient debout. Et pourquoi tient-elle debout? Personne ne le sait, au juste. Vous allez me dire : la grâce de Dieu? Seulement, moi, mon ami, je ne crois pas en Dieu. Attendez ! Pas la peine de me réciter votre petite leçon, je la connais par cœur. « L'esprit souffle où il veut, j'appartiens à l'âme de l'Eglise » - des blagues. Pourquoi se tenir debout, plutôt qu'assis ou couché? Remarquez que l'explication physiologique ne tient pas. Impossible de justifier par des faits l'hypothèse d'une espèce de prédisposition physique. Les athlètes sont généralement des citoyens paisibles, conformistes en diable, et ils ne reconnaissent que l'effort qui paie - pas le nôtre. Évidemment, vous avez inventé le paradis. Mais je disais l'autre jour à Torcy : « Conviens donc que tu tiendrais le coup, avec ou sans paradis. D'ailleurs, entre nous, tout le monde y rentre dans votre paradis, hé? Les ouvriers de la onzième heure, pas vrai? Quand j'ai travaillé un coup de trop - je dis travaillé un coup de trop comme on dit boire un coup de trop - je me demande si nous ne sommes pas simplement des orgueilleux.

Il avait beau rire bruyamment, son rire faisait mal à entendre, et on aurait pu croire que son chien pensait comme moi : il avait interrompu tout à coup ses gambades et couché ventre contre terre, humblement, il levait vers son maître un regard calme, attentif, un regard qu'on eût dit détaché de tout, même de l'obscur espoir de comprendre une peine qui retentissait pourtant jusqu'au fond de ses entrailles, jusqu'à la dernière fibre de son pauvre corps de chien. Et la pointe du museau soigneusement posée sur ses pattes croisées, clignant des paupières, sa longue échine parcourue d'étranges frissons, il grognait doucement, ainsi qu'à l'approche de l'ennemi.

- Je voudrais savoir d'abord ce que vous entendez par tenir debout?

- Ça serait long. Admettons, pour être court, que la station verticale ne convienne qu'aux Puissants. Pour la prendre, un homme raisonnable attend qu'il ait la puissance, la puissance ou son signe, le pouvoir, l'argent. Moi, je n'ai pas attendu. En troisième, à l'occasion d'une retraite, le supérieur du collège de Montreuil nous a demandé de prendre une devise. Savez-vous celle que j'ai choisie? « Faire face. » Face à quoi, je vous le demande, un gosse de treize ans !...

- Face à l'injustice, peut-être.

- L'injustice? Oui et non. Je ne suis pas de ces types qui n'ont que le mot de justice à la bouche. D'abord, parole d'honneur, je ne l'exige pas pour moi. A qui diable voulez- vous que je la demande, puisque je ne crois pas en Dieu? Souffrir l'injustice, c'est la condition de l'homme mortel. Tenez, depuis que mes confrères font courir le bruit que je n'ai aucune notion de l'asepsie, la clientèle a foutu le camp, je ne soigne plus qu'un tas de péquenots qui me paient d'une volaille ou d'un panier de pommes, et me prennent d'ailleurs pour un idiot. En un sens, par rapport aux richards, ces bougres-là sont des victimes. Hé bien, vous savez, l'abbé, je les fourre tous dans le même sac que leurs exploiteurs, ils ne valent guère mieux. En attendant leur tour d'exploiter, ils me carottent. Seulement...

Il s'est gratté la tête en m'observant de biais, sans en avoir l'air. Et j'ai bien remarqué qu'il a rougi. Cette rougeur, sur ce vieux visage, était belle.

- Seulement autre chose est souffrir l'injustice, autre chose la subir. Ils la subissent. Elle les dégrade. Je ne peux pas voir ça. C'est un sentiment dont on n'est pas maître, hein? Quand je me trouve au chevet d'un pauvre diable qui ne veut pas mourir tranquille - le fait est rare, mais on l'observe de temps en temps - ma sacrée nature reprend le dessus, j'ai envie de lui dire : « Ote- toi de là, imbécile ! je vais te montrer comment on fait ça proprement. » L'orgueil, quoi, toujours l'orgueil ! En un sens, mon petit, je ne suis pas l'ami des pauvres, je ne tiens pas au rôle de terre-neuve. Je préférerais qu'ils se débrouillent sans moi, qu'ils se débrouillent avec les Puissants. Mais quoi ! ils gâchent le métier, ils me font honte. Notez bien que c'est un malheur de se sentir solidaire d'un tas de Jean-foutre qui, médicalement parlant, seraient plutôt des déchets. Question de race, probable? Je suis Celte, Celte de la tête aux pieds, notre race est sacrificielle. La rage des causes perdues, quoi ! Je pense, d'ailleurs, que l'humanité se partage en deux espèces distinctes, selon l'idée qu'on se forme de la justice. Pour les uns, elle est un équilibre, un compromis. Pour les autres...

- Pour les autres, lui ai-je dit, la justice est comme l'épanouissement de la charité, son avènement triomphal.

Le docteur m'a regardé un long moment avec un air de surprise, d'hésitation très gênant pour moi. Je crois que la phrase lui avait déplu. Ce n'était qu'une phrase, en effet.

- Triomphal ! Triomphal ! Il est propre, votre triomphe, mon garçon. Vous me répondrez que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde? D'accord. Mais si on donnait un petit coup de pouce à l'horloge, quand même? Ce que je vous reproche, à vous autres, ça n'est pas qu'il y ait encore des pauvres, non. Et même, je vous fais la part belle, je veux bien que la charge revienne à de vieilles bêtes comme moi de les nourrir, de les vêtir, de les soigner, de les torcher. Je ne vous pardonne pas, puisque vous en avez la garde, de nous les livrer si sales. Comprenez-vous? Après vingt siècles de christianisme, tonnerre de Dieu, il ne devrait plus y avoir de honte à être pauvre. Ou bien, vous

l'avez trahi, votre Christ ! Je ne sors pas de là. Bon Dieu de bon Dieu ! Vous disposez de tout ce qu'il faut pour humilier le riche, le mettre au pas. Le riche a soif d'égards, et plus il est riche, plus il a soif. Quand vous n'auriez eu que le courage de les foutre au dernier rang, près du bénitier ou même sur le parvis - pourquoi pas? - ça les aurait fait réfléchir. Ils auraient tous louché vers le banc des pauvres, je les connais. Partout ailleurs les premiers, ici, chez Notre-Seigneur, les derniers, voyez- vous ça? Oh ! je sais bien que la chose n'est pas commode. S'il est vrai que le pauvre est à l'image et à la ressemblance de Jésus, - Jésus lui-même, - c'est embêtant de le faire grimper au banc d'œuvre, de montrer à tout le monde une face dérisoire sur laquelle, depuis deux mille ans, vous n'avez pas encore trouvé le moyen d'essuyer les crachats. Car la question sociale est d'abord une question d'honneur. C'est l'injuste humiliation du pauvre qui fait les misérables. On ne vous demande pas d'engraisser des types qui d'ailleurs ont de père en fils perdu l'habitude d'engraisser, qui resteraient probablement maigres comme des coucous. Et même on veut bien admettre, à la rigueur, pour des raisons de convenances, l'élimination des guignols, des fainéants, des ivrognes, enfin des phénomènes carrément compromettants. Reste qu'un pauvre, un vrai pauvre, un honnête pauvre ira de lui-même se coller aux dernières places dans la maison du Seigneur, la sienne, et qu'on n'a jamais vu, qu'on ne verra jamais un suisse empanaché comme un corbillard, le venir chercher au fond de l'église pour l'amener dans le chœur, avec les égards dus à un Prince - un Prince du sang chrétien. Cette idée-là fait ordinairement rigoler vos confrères. Futilités, vanités. Mais pourquoi diable prodiguent-ils de tels hommages aux Puissants de la Terre, qui s'en régalent? Et s'ils les jugent ridicules, pourquoi les font-ils payer si cher? « On rirait de nous, disent-ils, un bougre en haillons dans le chœur, ça tournerait vite à la farce. » Bon ! Seulement lorsque le bougre a définitivement changé sa défroque contre une autre en bois de sapin, quand vous êtes sûrs, absolument sûrs, qu'il ne se mouchera plus dans ses doigts, qu'il ne crachera plus sur vos tapis, qu'est-ce que vous en faites, du bougre? Allons donc ! Je me moque de passer pour un imbécile, je tiens le bon bout, le pape ne m'en ferait pas démordre. Et ce que je dis, mon garçon, vos saints l'ont fait, ça ne doit donc pas être si bête. À genoux devant le pauvre, l'infirme, le lépreux, voilà comme on les voit, vos saints. Drôle d'armée où les caporaux se contentent de donner en passant une petite tape d'amitié protectrice sur l'épaule de l'hôte royal aux pieds duquel se prosternent les maréchaux !

Il s'est tu, un peu gêné par mon silence. Certes, je n'ai pas beaucoup d'expérience mais je crois reconnaître du premier coup un certain accent, celui qui trahit une blessure profonde de l'âme. Peut-être d'autres que moi sauraient alors trouver le mot qu'il faut pour convaincre, apaiser? J'ignore ces mots-là. Une douleur vraie qui sort de l'homme appartient d'abord à Dieu, il me semble. J'essaie de la recevoir humblement dans mon cœur, telle quelle, je m'efforce de l'y faire mienne, de l'aimer. Et je comprends tout le sens caché de l'expression devenue banale « communier avec », car il est vrai que cette douleur, je la communie.

Le chien était venu poser la tête sur ses genoux.

Page 133

Le docteur Delbende a été trouvé ce matin, à la lisière du bois de Bazancourt, la tête fracassée, déjà froid. Il avait roulé au fond d'un petit chemin creux, bordé de noisetiers très touffus. On suppose qu'il aura voulu tirer à lui son fusil engagé dans les branches, et le coup sera parti.

Page 138

Rencontré M. le curé de Torcy aux obsèques de son vieil ami. Je puis dire que la pensée du docteur Delbende ne me quitte pas. Mais une pensée même déchirante, n'est pas, ne peut pas être une prière.

… Aussi n'est-il pas absolument juste de dire que je ne prie pas pour le docteur Delbende. Je m'acquitte de cette obligation comme des autres. Je me suis même privé de vin ces derniers jours, ce qui m'a dangereusement affaibli.

Court entretien avec M. le curé de Torcy. La maîtrise que ce prêtre admirable exerce sur lui-même est évidente. Elle éclate aux yeux, et pourtant on en chercherait vainement le signe matériel, elle ne se traduit par aucun geste, aucune parole précise, rien qui sente la volonté, l'effort. Son visage laisse voir sa souffrance, l'exprime avec une franchise, une simplicité vraiment souveraines. En de telles conjonctures, il arrive de surprendre chez les meilleurs un regard équivoque, de ces regards qui disent plus ou moins clairement : « Vous voyez, je tiens bon, ne me louez pas, cela m'est naturel, merci... » Le sien cherche naïvement votre compassion, votre sympathie, mais avec une noblesse ! Ainsi pourrait mendier un roi. Il a passé deux nuits près du cadavre, et sa soutane, toujours si propre, si correcte, était chiffonnée de gros plis en éventail, toute tachée. Pour la première fois de sa vie, peut-être, il avait oublié de se raser.

Cette maîtrise de soi se marque pourtant à ce signe : la force surnaturelle qui émane de lui n'a subi aucune atteinte. Visiblement dévoré d'angoisse (le bruit court que le docteur Delbende s'est suicidé) il reste faiseur de calme, de certitude, de paix. J'ai officié ce matin avec lui, en qualité de sous-diacre. J'avais cru déjà observer que d'ordinaire, au moment de la consécration, ses belles mains étendues sur le calice tremblaient un peu. Aujourd'hui, elles n'ont pas tremblé. Elles avaient même une autorité, une majesté... Le contraste avec le visage creusé par l'insomnie, la fatigue, et quelque vision plus torturante - que je devine - cela ne saurait réellement se décrire.

Il est parti sans avoir voulu prendre part au déjeuner des funérailles, servi par la nièce du docteur - qui ressemble beaucoup à Mme Pégriot, bien que plus grosse encore. Je l'ai accompagné jusqu'à la gare, et comme le train ne devait passer qu'une demi-heure plus tard, nous nous sommes assis sur un banc. Il était très las, et au grand jour, en pleine lumière, son visage m'apparaissait plus meurtri. Je n'avais pas encore remarqué deux rides au coin de la bouche, d'une tristesse et d'une amertume surprenantes. Je crois que cela m'a décidé. Je lui ai dit tout à coup :

- Ne craignez-vous pas que le docteur ne se soit...

Il ne m'a pas laissé achever ma phrase, son regard impérieux avait comme cloué le dernier mot sur mes lèvres. J'avais beaucoup de mal à ne pas baisser le mien, car je sais qu'il n'aime pas ça. « Les yeux qui flanchent », dit-il. Enfin ses traits se sont adoucis peu à peu, et même il a presque souri.

Je ne rapporterai pas sa conversation. Était-ce d'ailleurs une conversation? Cela n'a pas duré vingt minutes, peut-être... La petite place déserte, avec sa double rangée de tilleuls, semblait beaucoup plus calme encore que d'habitude. Je me souviens d'un vol de pigeons passant régulièrement au- dessus de nous, à toute vitesse, et si bas qu'on entendait siffler leurs ailes.

Il craint, en effet, que son vieil ami ne se soit tué. Il était très démoralisé, paraît-il, ayant compté jusqu'au dernier moment sur l'héritage d'une tante très âgée qui avait mis récemment tout son bien entre les mains d'un homme d'affaires très connu, mandataire de Monseigneur l'évêque de S..., contre le service d'une rente viagère. Le docteur avait jadis gagné beaucoup d'argent, et le dépensait en libéralités toujours très originales, un peu folles, qui ne restaient pas toujours secrètes et l'avaient fait soupçonner d'ambitions politiques. Depuis que ses confrères plus jeunes s'étaient partagé sa clientèle, il n'avait pas consenti à changer ses habitudes : « Que veux-tu? Ce n'était pas un homme à faire la part du feu. Il m'a répété cent fois que la lutte contre ce qu'il appelait la férocité des hommes et la bêtise du sort était menée en dépit du bon sens, qu'on ne guérirait pas la société de l'injustice - qui tuerait l'une tuerait l'autre. Il comparait l'illusion des réformateurs à celle des anciens pasteuriens qui rêvaient d'un monde aseptique. En somme, il se tenait pour un réfractaire, rien de plus, le

survivant d'une race disparue depuis longtemps - supposé qu'elle eût jamais existé - et qu'il menait contre l'envahisseur, devenu avec les siècles, le possesseur légitime, une lutte sans espoir et sans merci. « Je me venge », disait-il. Bref, il ne croyait pas aux troupes régulières, comprends-tu? « Lorsque je rencontre une injustice qui se promène toute seule, sans gardes, et que je la trouve à ma taille, ni trop faible ni trop forte, je saute dessus, et je l'étrangle. » Ça lui coûtait cher. Pas plus tard que le dernier automne, il a payé les dettes de la vieille Gachevaume, onze mille francs, parce que M. Duponsot, le minotier, s'était arrangé pour racheter les créances et guettait la terre. Evidemment la mort de sa satanée tante lui a porté le dernier coup. Mais quoi ! Trois ou quatre cent mille francs, ça n'aurait fait qu'une flambée, dans ces mains-là ! D'autant qu'avec l'âge, pauvre cher homme, il était devenu impossible. Est-ce qu'il ne s'était pas mis en tête d'entretenir - c'est le mot - un vieil ivrogne du nom de Rebattut, un ancien braconnier, paresseux comme un loir, qui vit dans une cabane de charbonniers, en lisière du fonds Goubault, passe pour courir les petites vachères, ne dessoule pas, et se fichait de lui par-dessus le marché? Oh ! remarque bien qu'il n'ignorait pas ce dernier trait, non ! Il avait ses raisons, des raisons bien à lui, comme toujours.

- Lesquelles?

- Que ce Rebattut était le meilleur chasseur qu'il eût jamais rencontré, qu'on ne pouvait pas plus le priver de prendre ce plaisir-là que de boire el de manger, qu'avec leurs procès-verbaux, les gendarmes finiraient par faire de ce maniaque inoffensif un dangereux sauvage. Tout cela mêlé dans sa chère vieille tête à des idées fixes, de véritables obsessions. Il me disait : « Donner des passions aux hommes et leur interdire de les satisfaire, c'est trop fort pour moi, je ne suis pas le bon Dieu. » Il faut avouer qu'il détestait le marquis de Bolbec, et que ce marquis avait juré de faire grignoter Rebattut petit à petit par ses gardes, de l'envoyer à la Guyane. Alors, dame ! »

Je crois avoir écrit un jour dans ce journal que la tristesse semble étrangère à M. le curé de Torcy. Son âme est gaie. En ce moment même, dès que je n'observais plus son visage qu'il tenait toujours levé très haut, très droit, j'étais surpris par un certain accent de sa voix. Elle a beau être grave, on ne peut pas dire qu'elle soit triste : elle garde un certain frémissement presque imperceptible qui est comme celui de la joie intérieure, une joie si profonde que rien ne saurait l'altérer, comme ces grandes eaux calmes, au- dessous des tempêtes.

Il m'a raconté beaucoup d'autres choses, des choses presque incroyables, presque folles. A quatorze ans notre ami voulait devenir missionnaire, il a perdu la foi au cours de ses études de médecine. Il était l'élève préféré d'un très grand maître, dont je ne me rappelle plus le nom, et ses camarades lui prédisaient tous une carrière exceptionnellement brillante. La nouvelle de son installation dans ce pays perdu a beaucoup surpris. Il se disait trop pauvre alors pour se préparer aux examens de l'agrégation, et d'ailleurs l'excès de travail avait gravement compromis sa santé. Le vrai est qu'il ne se consolait pas de ne plus croire. Il avait gardé des habitudes extraordinaires, et par exemple il lui arrivait d'interpeller un crucifix pendu au mur de sa chambre. Parfois il sanglotait à ses pieds, la tête entre les mains, d'autres fois il allait jusqu'à le défier, lui montrer le poing.

Il y a quelques jours, j'aurais sans doute écouté ses confidences avec plus de sang- froid. Mais j'étais à ce moment hors d'état de les supporter, on aurait dit un filet de plomb fondu sur une plaie vive. Certes, je n'avais pas autant souffert, et je ne souffrirai probablement jamais plus, même pour mourir. Tout ce que je pouvais, c'était tenir mes yeux baissés. Si je les avais levés sur M. le curé de Torcy, je pense que j'aurais crié. Malheureusement, dans ces occasions-là, on est souvent moins maître de sa langue que de ses yeux.

- S'il s'est réellement tué, croyez-vous que...

M. le curé de Torcy a sursauté, comme si ma demande l'avait tiré brusquement d'un songe. (C'est vrai que depuis cinq minutes, il parlait un peu comme en rêve.) J'ai senti qu'il m'examinait en dessous, et il a dû deviner bien des choses.

- Si un autre que toi me posait une question pareille !

Puis il a gardé longtemps le silence. La petite place était toujours aussi déserte, aussi claire, et à intervalles réguliers, dans leur ronde monotone, les grands oiseaux semblaient fondre sur nous du haut du ciel. J'attendais machinalement leur retour, ce sifflement pareil à celui d'une immense faux.

- Dieu seul est juge, fit-il de sa voix calme. Et Maxence (c'est la première fois que je l'entendais appeler ainsi son vieil ami) était un homme juste. Dieu juge les justes. Ce ne sont pas les idiots ou les simples canailles qui me donnent beaucoup de souci, tu penses ! A quoi serviraient les Saints? ils paient pour racheter ça, ils sont solides. Tandis que...

Ses deux mains étaient posées sur ses genoux, et ses larges épaules faisaient devant lui une grande ombre.

- Nous sommes à la guerre, que veux-lu? Il faut regarder l'ennemi en face, - faire face, comme il disait, souviens-toi? C'était sa devise. A la guerre, qu'un bonhomme de troisième ou quatrième ligne, qu'un muletier du service des étapes, lâche pied, ça n'a pas autrement d'importance, pas vrai? Et s'il s'agit d'un gâteux de civil qui n'a qu'à lire le journal, qu'est-ce que tu veux que ça fasse au généralissime? Mais il y a ceux de l'avant. A l'avant, une poitrine est une poitrine. Une poitrine de moins, ça compte. Il y a les Saints, j'appelle Saints ceux qui ont reçu plus que les autres. Des riches. J'ai toujours pensé, à part moi, que l'étude des sociétés humaines, si nous savions les observer dans un esprit surnaturel, nous donnerait la clef de bien des mystères. Après tout l'homme est à l'image et à la ressemblance de Dieu : lorsqu'il essaie de créer un ordre à sa mesure, il doit maladroitement copier l'autre, le vrai. La division des riches et des pauvres, ça doit répondre à quelque grande loi universelle. Un riche, aux yeux de l'Eglise, c'est le protecteur du pauvre, son frère aîné, quoi ! Remarque qu'il l'est souvent malgré lui, par le simple jeu des forces économiques, comme ils disent. Un milliardaire qui saute, et voilà des milliers de gens sur le pavé. Alors, on peut imaginer ce qui se passe dans le monde invisible lorsque trébuche un de ces riches dont je parle, un intendant des grâces de Dieu ! La sécurité du médiocre est une bêtise. Mais la sécurité des Saints, quel scandale ! Il faut être fou pour ne pas comprendre que la seule justification de l'inégalité des conditions surnaturelles, c'est le risque. Notre risque. Le tien, le mien. »

Tandis qu'il parlait ainsi, son corps restait droit, immobile. Qui l'aurait vu assis sur ce banc, par ce froid après-midi ensoleillé d'hiver, l'eût pris pour un brave curé discutant des mille riens de sa paroisse et doucement vantard, auprès du jeune confrère déférent, attentif.

- Retiens ce que je vais te dire : tout le mal est venu peut-être de ce qu'il haïssait les médiocres. « Tu hais les médiocres, » lui disais-je. Il ne s'en défendait guère, car c'était un homme juste, je le répète. On devrait prendre garde, vois-tu. Le médiocre est un piège du démon. La médiocrité est trop compliquée pour nous, c'est l'affaire de Dieu. En attendant, le médiocre devrait trouver un abri dans notre ombre, sous nos ailes. Un abri, au chaud - ils ont besoin de chaleur, pauvres diables ! « Si tu cherchais réellement Notre-Seigneur, tu le trouverais, » lui disais-je encore. Il me répondait : « Je cherche le bon Dieu où j'ai le plus chance de le trouver, parmi ses pauvres. » Vlan ! Seulement, ses pauvres, c'étaient tous des types dans son genre, en somme, des révoltés, des seigneurs. Je lui ai posé la question, un jour : « Et si Jésus-Christ vous attendait justement sous les apparences d'un de ces bonshommes que vous méprisez, car sauf le péché, il assume et sanctifie toutes nos misères? Tel lâche n'est qu'un misérable écrasé sous l'immense appareil social comme un rat pris sous une poutre, tel avare un anxieux convaincu de son impuissance et dévoré par la peur de « manquer ». Tel semble impitoyable qui souffre d'une espèce de phobie du pauvre, - cela se rencontre, - terreur aussi inexplicable que celle qu'inspirent aux nerveux les araignées ou les souris. « Cherchez-vous Notre-Seigneur parmi ces sortes de gens? lui demandais-je. Et si vous ne le cherchez pas là, de quoi vous plaignez-vous? C'est vous qui l'avez manqué... » Il l'a peut- être manqué, en effet. »

--*-